

## L'AUTORITÉ ET LES POUVOIRS

### Entretien avec Gérard MENDEL

Gérard MENDEL : psychanalyste, auteur de plusieurs livres qui ont souvent eu un grand retentissement (1), animateur d'un mouvement de recherche : les groupes de socio-psychanalyse.

Trois dimensions d'un même homme qui s'interpénètrent. C'est la rencontre de deux mouvements, de deux pratiques, que nous recherchions à travers ce dialogue avec Gérard MENDEL. Un dialogue que nous voudrions poursuivre par l'action, les uns collaborant aux travaux des autres et réciproquement.

Que sont les groupes de socio-psychanalyse ? Ce sont des groupes formés de volontaires bénévoles qui interviennent à la demande auprès de classes institutionnelles (une classe d'élèves, les infirmiers d'un hôpital psychiatrique, un groupe de formateurs...).

Après l'établissement d'un protocole définissant la collaboration, les séances de travail successives sont enregistrées, elles font l'objet de la part du groupe de socio-psychanalyse d'un travail continu et collectif d'élucidation et de théorisation. Le groupe est présent aux séances par l'intermédiaire d'un de ses membres, et celui-ci est au courant du contenu des séances précédentes par la participation au travail effectué à l'écoute des enregistrements.

Chaque année, le groupe Desgenettes — un groupe de socio-psychanalyse parmi d'autres — fait paraître un livre qui regroupe des séances de travail décrites et analysées, et des articles portant en particulier sur des thèmes dégagés en ces occasions. L'un de ces volumes, le cinquième, est assorti d'une présentation qui résume l'objet de ces interventions :

«Economiquement productive ou non, permanente, provisoire ou éphémère, une institution dans notre société ne procède pas d'elle-même en ce qui concerne l'organisation du pouvoir social en son sein : elle procède du mode et des rapports de production capitalistes.

L'Institution n'est pas non plus le lieu origine du changement de ce mode et de ces rapports de production : ce lieu est la lutte des classes.

Mais fragment spécialisé, et instable, du tout social, l'Institution paraît être aujourd'hui, sous certaines conditions, un lieu électif de prises de conscience collectives des problèmes de pouvoir dans la vie quotidienne et des facteurs économiques et sociaux...»

D'une manière générale, et dans la perspective d'une transformation socialiste autogestionnaire, l'objectif est de dégager ces conditions et «le comment d'un possible passage à une prise de conscience plus large, socio-politique».

J.C.

oOo

Gérard MENDEL nous a d'abord confié sa vision de la pédagogie Freinet, vision passée au crible de la grille socio-psychanalytique.

«Je vois le mouvement Freinet comme essentiellement né d'une pratique qui s'est un peu théorisée. Il est né de la pratique de Freinet que j'ai toujours considéré comme un pédagogue génial. Freinet a eu l'intelligence de créer des structures pratiques, lesquelles évitent d'être strictement liées à lui, dans un rapport personnel. Il n'a pas créé une école où tout tenait à lui, comme Neill, il est passé par la médiation d'outils, de techniques, de pratiques, dans un rapport à ceux qui travaillaient avec lui, ce qu'Elise Freinet décrivait non pas comme du paternalisme mais comme de la paternité ; je

pense que c'est très important, quand il s'agit d'un fondateur, le type de rapport qu'il peut avoir avec ceux qui travaillent avec lui, car ceux-ci vont probablement avoir le même type de rapport avec leurs propres élèves.

Premièrement, cette pratique — avec les différentes techniques : imprimerie, correspondance, travail sur le matériau... — je la caractérise comme un rapport assez direct — donc de type assez traditionnel — entre le maître et les élèves. Je dis de type traditionnel parce que dans notre jargon nous appelons cela un rapport de type familial.

Deuxièmement, comme quelque chose qui a eu énormément d'influence au niveau de l'école primaire dans une société rurale qui était celle de la France jusqu'aux années 50.

Et je situe ses difficultés précisément à la rencontre de ces deux points : rapport personnel du maître aux élèves de type psychanalytique, c'est-à-dire d'identification individuelle, médiatisée par des outils et dans le respect des possibilités de l'enfant et mise en œuvre dans une école primaire rurale qui vit une transformation radicale liée à l'urbanisation, alors que je doute que l'effet recherché ait pu se répercuter sur les milieux secondaires et universitaires.

En lisant *Perspectives d'Education Populaire*, j'ai eu l'impression que la classe était un peu un huis-clos même si ce huis-clos se trouve relié à d'autres huis-clos par le biais de la correspondance.

Bien sûr, il y a des débouchés sur l'extérieur (correspondance, enquêtes...), mais il y a un élément qui n'apparaît pas : c'est la structure institutionnelle. Par exemple dans un lycée, ce serait les rapports des différentes classes entre elles, des enseignants entre eux, les rapports avec l'administration, c'est-à-dire le lycée comme une institution.

Peut-être en effet que l'école primaire avec son instituteur et sa classe est quelque chose où l'aspect institutionnel est moins prévalent.

Nous (et là ça va être mes fantasmes...), nous travaillons électivement au niveau micro-social qui pour nous n'est pas un huis-clos, mais est un niveau d'analyse intéressant, une institution : un établissement scolaire avec sa division du travail, sa division hiérarchique. Ceci étant relié au problème du pouvoir, au problème des rapports inter-collectifs de pouvoir entre ces niveaux. Pour nous, ces rapports n'ont pas pour but de gommer tous les rapports inter-personnels d'identification individuelle à l'enseignant, aux substituts parentaux, rapports qui sont certainement nécessaires compte tenu de la crise de l'autorité patriarcale, de la crise de la légitimité de l'autorité ; mais il y a maintenant un vide. Comment compléter la socialisation, la maturation de l'enfant et de l'adolescent ? Il nous est apparu que c'est par le biais des rapports inter-collectifs de pouvoir, pas dans le vide, mais à propos de l'existence concrète des enfants et des adolescents, laquelle se passe pour une

(1) Pour décoloniser l'enfant ; La crise des générations ; La révolte contre le père ; Le manifeste éducatif (avec C. Vogt). Tous ces livres sont édités dans la Petite Bibliothèque Payot. Par ailleurs, 8 tomes de *Socio-psychanalyse* sont parus dans la même collection.

grande part dans les établissements scolaires. Il y a là un rapport possible à la réalité sociale, non pas massive (parce qu'on ne voit pas comment on s'ancre), non pas interpersonnelle (parce que ce n'est pas chaque élève, ce n'est pas chaque enseignant qui n'est pas un précepteur), mais c'est la division scolaire de l'établissement qui est une unité.

C'est là que pourrait se situer une possibilité de dialogue entre l'expérience Freinet et notre propre expérience depuis une dizaine d'années (qui ne concerne pas seulement d'ailleurs la pédagogie mais aussi les formateurs, les interventions de psychiatres de secteurs, les militants politiques et syndicaux, etc.).»

**Jacky CHASSANNE.** — Je suis assez d'accord avec une partie de votre vision extérieure du mouvement Freinet, en particulier ce que vous appelez ces relations d'ordre psycho-familial. La lecture de vos premiers livres, il y a près de dix ans, m'avait aidé à en prendre conscience. J'avais fait mon miel de ces lectures, et cherché à voir en quoi nos pratiques et l'analyse que nous en faisons étaient par trop soumises à ce déterminisme relationnel, trop exclusif.

Ce que vous avez rappelé des origines rurales de la pédagogie Freinet peut contribuer à expliquer ce système de relations de type psycho-familial (2) et sa pérennité. Et il est vrai qu'en lisant *Perspectives d'Education Populaire*, on constate que l'accent n'est pas mis sur les réalités de l'école en tant que collectif d'enseignants et collectif d'enfants, mais plutôt sur les réalités de la classe en tant que collectif d'enfants confiés à un adulte (3).

Mais depuis quelques années, on a bien aperçu la nécessité de faire éclater cette forme de relation trop exclusive par un travail d'équipe avec prise en charge du collectif d'enfants par le collectif d'adultes. Cela est rendu très difficile du fait des réalités de l'école élémentaire,

constituer une équipe dans la cohérence étant une entreprise des plus ardues. De ce fait, on peut très bien raisonner sur un mode assez mythique, considérant qu'une équipe pédagogique existe ipso facto puisque plusieurs adultes sont réunis dans l'école pour intervenir auprès d'un groupe d'enfants, qu'elle exerce forcément un projet pédagogique généralement resté implicite, et qu'elle a des rapports de pouvoirs eux aussi implicites dans la plupart des cas. En réalité, pour accéder à un type d'échange qui soit autre chose que le type d'échange banal qu'ont la plupart des enseignants entre eux et qui soit autre chose qu'un échange sur un mode idéologique (qui crée l'illusion d'une pensée commune et ne règle nullement le problème crucial du comportement de chacun avec les enfants et face aux apprentissages), c'est très difficile.

Et c'est peut-être là ce qui fait la différence d'appréciation et d'analyse entre notre mouvement et les groupes de socio-psychanalyse, c'est que nous, nous nous appuyons sur des pratiques ; et notre théorisation, qui existe même si elle est relativement encore peu explicitée et publiée, notre théorisation sur la mise en route d'un processus de collectivisation des pratiques dans l'école, de mise en place d'un pouvoir collectif, ne se fait pas à partir d'a priori théorique sur tel ou tel mode de fonctionnement, mais à partir des réalités concrètes du micro-milieu qu'est l'école. Toute notre stratégie de mise en place de l'équipe est fondée sur la mise en place dans la classe (qui reste un lieu privilégié car instituant) de techniques de travail qui permettent une prise de conscience de soi et des autres, une prise de responsabilité, un premier dépassement de la relation d'autorité pour accéder dans un second temps à un système de relations plus complexe au niveau de l'école toute entière. Ceci caractérise une avancée du mouvement au cours des dix dernières années.

Pour essayer de donner ma vision des groupes de socio-psychanalyse, je dirai

qu'à mon sens il y a d'abord eu théorie — vos premiers livres en ont fixé le cadre — et qu'ensuite on a conçu des modes d'interventions qui permettaient de vérifier les premières hypothèses avancées et de voir dans quelle mesure cette mise en action est opératoire, c'est-à-dire susceptible de faire prendre conscience (je perçois en effet vos expériences essentiellement comme des processus de conscientisation) des rapports de pouvoir dans les groupes et dans un système hiérarchisé. Cette pratique me paraît gommer toute la part de vécus individuels divergents, diversifiés qui sont en eux-mêmes producteurs d'un nouveau type de pouvoir ; c'est-à-dire qu'il me semble qu'il y a là une approche que je dirai mythique du pouvoir collectif, comme si la conquête du pouvoir se résumait à une conquête du pouvoir institutionnel ; alors qu'il s'agit plus de la conquête de pouvoirs, le problème n'étant pas seulement de prendre conscience collectivement de sa relation à l'autorité mais aussi, par l'action, de prendre conscience de soi et de sa culture, de sa relation au groupe et à l'institution et d'accéder au comportement créatif, à l'autonomie. Vos séances d'analyses le permettent-elles ?

**Gérard MENDEL.** — Au départ, il y a eu des éléments théoriques ; la différence avec Freinet tient au fait que chez lui il y avait des éléments théoriques mais qu'ils n'étaient pas explicités ; la façon dont il a pratiqué n'était pas n'importe laquelle : il y avait un vécu de Freinet avec son expérience militante au P.C., la guerre ; l'ensemble du personnage Freinet était porteur de servitudes physiques, d'expériences politiques passées, de présupposés idéologiques, etc. Dans notre cas, l'explicitation a précédé la pratique, mais cette pratique elle-même, au fur et à mesure qu'elle s'est développée a modifié la théorisation. Quelle est la chose qui n'a pas varié ? C'est la conviction qu'on ne pouvait pas travailler avec une institution dans son entier comme faisaient pratiquement tous les courants d'analyse institutionnelle à ce moment-là. Nous avons l'impression que le rôle d'une institution, c'est d'étouffer les contradictions et d'intégrer l'idéologie sociale et les formes d'organisation sociale. Au niveau d'un établissement scolaire, vouloir travailler à la fois avec élèves, enseignants et administration, c'était gommer les différences et les contradictions.

C'est pour cela qu'on a travaillé d'emblée avec un niveau de la division du travail, et qu'on continue. Etant entendu que le groupe de socio-psychanalyse est garant de l'institution dans son entier, non pas qu'il la protège, mais qu'il veille à ce que l'objet des séances porte sur le travail des membres dans l'institution : les membres du groupe, de la classe institutionnelle, ne sont pas là par hasard, mais en tant que personnes inscrites socialement dans l'institution.

(2) Voir plus loin, pour la définition de ce terme (troisième intervention de G. Mendel).

(3) Depuis est paru le livre *Les équipes pédagogiques* (Maspéro) qui témoigne de l'avancée en ce domaine.





**C. POSLANIEC.** — En quoi vos interventions sont-elles politiques, c'est-à-dire en quoi permettent-elles aux gens d'éclaircir leur implication politique au sens large ?

**Gérard MENDEL.** — Notre chance, finalement, ça a été de nous apercevoir que lorsque des personnes travaillant à un même niveau se réunissaient régulièrement entre elles, un processus autonome se développait.

Pour que ce processus se développe, il est nécessaire que ce collectif ait des rapports avec un autre collectif de l'institution. Autrement dit, «le politique» ne peut pas se développer si un seul collectif, dans une institution, réfléchit sur ce qui se passe ; il ne peut se développer que dans des rapports inter-collectifs. Or c'est très exceptionnel qu'il y ait plusieurs collectifs ainsi motivés dans un établissement. (Cela rejoint le problème de l'enseignant isolé qui ne peut rien faire dans son établissement, alors qu'un groupe d'enseignants minoritaire dans un établissement peut faire quelque chose.) Ainsi, dans un établissement de la région parisienne, après une année de travail avec nous, un groupe d'enseignants s'est dit : à la rentrée prochaine, nous allons poser une demande pour travailler avec la même classe d'élèves ; et puisque nous venons de comprendre que des choses se sont passées cette année parce que nous avons réfléchi en collectif avec un autre collectif (le groupe Desgenettes) et que nous voulons continuer ce processus, il faut que les élèves existent en collectif. Il faut donc créer les conditions permettant aux élèves de se réunir, ce qui n'est pas compatible avec la juridiction de l'Éducation Nationale à moins de trouver des aménagements, de ruser.

Quoique minoritaires, ces enseignants ont pu démarrer l'expérience.

Qu'apporte le groupe socio-psychanalytique à ce processus ? Il apporte un autre collectif. Du fait de l'inexistence du

fonctionnement collectif dans une institution, il constitue un poumon artificiel qui permet à la circulation du politique de s'effectuer. J'insiste sur la notion de processus : nous ne créons rien, ce qui est capital ; nous n'injectons pas la prise de conscience, mais il se crée une élaboration spontanée grâce au dispositif mis en place chez les membres de la classe institutionnelle. Injecter de la prise de conscience, ce serait très coûteux ! Il faudrait multiplier les guides, les pédagogues, etc. Ce qui nous intéresse, c'est le dispositif, c'est de rechercher les modes de fonctionnement les plus économiques, du point de vue psychologique et du point de vue du fonctionnement.

**C. POSLANIEC.** — Mais comment marche la machine ? Dire : on ne produit rien, on n'injecte rien, certes ; mais il y a un résultat...

**Gérard MENDEL.** — Au fond, quel est notre rapport à la psychanalyse ? Pourquoi accouple-t-on les mots sociologie et psychanalyse ? Notre travail n'est pas une application de la psychanalyse à la sociologie, mais plutôt l'inverse : comment l'histoire et la société influent-elles sur le psychisme. Alors, pourquoi le mot psychanalyse ?

La jonction est dans la notion de structure psycho-familiale. Structure psycho-familiale veut dire culpabilité, relation parent-enfant transgressée et qui rend coupable. Lorsqu'on transgresse un certain type de relations parent-enfant, on se sent coupable parce qu'on affronte la peur de perdre l'amour des parents, et cela est vécu en profondeur, depuis la naissance. Quand de Gaulle dit : «Si vous ne votez pas pour moi, je vous laisse seul et c'est le chaos» ou quand une mère sur un quai de gare dit à son enfant qui pleure : «Si tu n'arrêtes pas, je te laisse tout seul», c'est la même chose. La structure d'autorité, la structure de culpabilisation, c'est quelque chose qui pour nous est fondamental et chaque fois qu'un collectif aborde des actes de pouvoir par rapport

au niveau supérieur, il y a des mouvements de culpabilité : angoisse, dépression, fuite en avant...

La compréhension de cet arrière-plan inconscient rend nécessaire la prise en compte de la théorie psychanalytique pour saisir ce qui se passe (par exemple, en 1917, l'attitude des soldats russes tuant leurs officiers puis se rendant quinze jours après aux autorités gouvernementales qui les fusillaient : ils avaient affronté le pouvoir mais ne pouvaient le supporter ; c'est ça l'autorité et la culpabilité).

Compte tenu de la famille, du schéma psycho-familial, de l'organisation de la société (bien souvent les partis sont organisés comme des familles, le tutoiement est un tutoiement fraternel), la grande question qu'on se pose c'est : comment échappe-t-on à la répétition ? La psychanalyse, c'est la répétition ; pour le psychanalyste, le présent répète le passé ; et d'ailleurs, il n'y a pas de présent ; je veux dire qu'il ne tient pas compte de ce qui, dans l'expérience sociale, professionnelle, historique, etc., des individus, remanie le passé.

Ce qui nous intéresse, justement, c'est de travailler sur ce qui est non répétitif chez les individus, ce qui échappe à la famille et à ce schéma psycho-familial qui pourrait se pérenniser, et qui se pérennise dans de nombreuses sociétés.

Avec la psychanalyse, on a un outil de compréhension du passé dans l'individu adulte, mais on n'a pas d'outil d'analyse de ce qui se met en forme dans son présent, parce qu'il est inscrit dans la société. Bien entendu on a des aperçus à un niveau macro-social : prise de conscience politique, solidarité, sentiment de classe, etc. mais au niveau de l'individu, à un niveau plus fin, comment dans le détail tout cela se met-il en forme ? C'est pour cela que l'institution nous intéresse tellement, parce que, à la fois, elle est inscrite dans le social (toute la logique du social crée l'organisation de l'institution), mais elle existe à un niveau suffisamment réduit pour que l'individu porteur de son psycho-familial ne soit pas non plus complètement expulsé.



L'institution est un lieu qui est inscrit dans le social parce qu'il produit un acte social. Chaque institution est un fragment spécialisé de la société, productrice d'un acte global (des chaussures, des diplômés, des voitures, des malades guéris...) et qu'en même temps, on y repère des individus avec leur psycho-familial qui va s'exprimer par leur culpabilité par exemple.

Les individus d'une même classe institutionnelle ont deux points communs : ils ont tous vécu la même enfance socio-culturelle, et ils partagent la même situation dans l'institution. Autrement dit, pour nous, un individu seul ne peut accéder à une conscience intime de la société ; dans une classe institutionnelle à laquelle il est demandé de parler de son travail, l'addition de ses éléments en commun situationnel est assez forte pour équilibrer la force du schéma psycho-familial en chacun.

**C. POSLANIEC.** — C'est ce que je souhaite savoir. J'ai assisté à une quantité de réunions à l'intérieur d'une classe institutionnelle, dans une école, qui aboutissaient à une culpabilité très importante rapidement. Alors, est-ce que l'efficacité d'une intervention d'un groupe de socio-psychanalyse ne se situe pas aussi au niveau psycho-familial ? (Je ne crois pas qu'on puisse déstructurer une structure psycho-familiale, mais je crois qu'on peut élaborer à côté quelque chose qui prend une ampleur plus grande et qui permet de contrebalancer.) Aussi, est-ce que les intervenants n'apparaissent pas comme des pères pervers qui permettent de se débarrasser un peu de l'autre ?

**Gérard MENDEL.** — Les fantasmes jouent un certain rôle. Mais lorsqu'une intervention est demandée, les gens ne savent pas forcément très bien ce qu'est la socio-psychanalyse.

Ce qui apparaît très fortement, c'est une idéalisation du mode sur lequel notre collectif doit travailler. Ils se disent : «*Voilà des gens, voilà un groupe dont chaque intervenant est au courant de tout ce qui*



*s'est dit auparavant ; ils en discutent entre eux puisqu'ils enregistrent les séances, c'est pour les réécouter. Ensuite ils vont publier ces documents...»*

Ils idéalisent notre fonctionnement, pas sur le mode psychologique, ils idéalisent leur propre désir de fonctionner en collectif de cette manière.

Il y a plusieurs étapes dans la formation d'un collectif : il y a d'abord le niveau d'expérience individuelle, suivi d'un début de fraternité, suivi d'avancées de pouvoir (qui se font sur nous ; ils se font leurs griffes sur nous... On aperçoit ici l'importance d'un collectif transitoire...). Les fantasmes jouent donc bien un certain rôle.

Le problème est de savoir qu'est-ce que l'autorité avait comme rôle d'occultation, qu'est-ce que le psy joue au niveau social comme rôle d'occultation. L'autorité camouflait des rapports de pouvoir : l'autorité du mâle par rapport à la femme, l'autorité du chef d'état ou de Dieu sur des sujets, l'autorité de l'adulte sur l'enfant, l'autorité du gardien sur le prisonnier (qui existait, car si avant 1939, les révoltes de détenus étaient moins nombreuses, c'est que l'autorité était plus solide...); tout cela camouflait des rapports de pouvoir dans la société.

Je ne suis pas anti-autoritaire, contrairement à ce qu'on pense souvent. Mais je pense que l'autorité traditionnelle est progressivement détruite par la forme socio-économique de la société et j'essaie de travailler sur cette recherche : qu'est-ce qui va pouvoir succéder à l'autorité en assurant le maintien de la vie sociale et une plus grande démocratisation ?

Pour ce faire, dans notre pratique, nous nous aidons des fantasmes, en créant des structures totalement dans la réalité, égalitaires et autonomes, visant à la non-dépendance.

**Jacky CHASSANNE.** — Mais que se passe-t-il entre les deux groupes en présence, alors qu'il me paraît aller de soi que la classe institutionnelle qui demande

l'intervention, puisqu'elle la demande, fonctionne déjà à un certain niveau de recherche de son identité et de son existence collective, de sa prise de pouvoir collectif. Ne vit-elle pas le groupe intervenant comme son idéal du moi collectif, y a-t-il des phénomènes de transfert ?

**Gérard MENDEL.** — Du fait que la classe institutionnelle est composée d'individus, il y a bien évidemment des phénomènes de transfert sur chaque intervenant ; c'est pour cela que nous n'y allons pas à deux ou trois à chaque fois. Notre présence à trois serait vécue par les membres de la classe institutionnelle comme une interdiction de vivre à un niveau individuel. Notre présence individuelle est vécue comme un droit pour les membres de la classe institutionnelle à exister comme individu et non seulement en tant que collectif.

Dans la mesure où il y a ce vécu individuel, il y a des transferts, pas seulement en tant que collectif, et aussi des contre-transferts de la part des membres de notre groupe.

Mais le niveau collectif, ce n'est pas simplement l'addition des individus ; car ce qui se définit là, l'est par le fait que des individus produisent un acte. On ne fait pas parler les actes, on prend conscience qu'on produit un fragment d'acte indispensable à la fabrication de l'acte global de l'institution. C'est par là que ça échappe au niveau psycho-familial au niveau psy traditionnel. C'est l'acte qui définit le collectif et non le collectif qui définit l'acte.

Autrement dit, c'est en sens inverse de la psychologie traditionnelle : il y a la société qui se fractionne en institutions spécialisées, l'institution spécialisée qui se fractionne dans la division du travail, et chaque élément de la division du travail (auquel correspond un acte partiel) fabrique quelque chose dans l'individu ; ce quelque chose fabriqué en l'individu, le dispositif permet d'en prendre conscience ;



ce dont les gens prennent conscience c'est qu'à plusieurs, ils sont en train de fabriquer quelque chose, d'une certaine manière, sous les contraintes de l'organisation du travail dans l'institution qui entraîne tels avantages et tels inconvénients, que les autres niveaux de l'institution, nécessaire à la production, ont plus ou moins de pouvoir sur leur propre acte et l'acte d'eux-mêmes (par exemple, prise de conscience que les élèves ne sont pas seulement des enfants mais aussi des travailleurs sociaux : s'il ne sont pas là, l'institution n'existe pas ; ils coopèrent à la fabrication de l'acte global de l'institution alors qu'il ne leur revient aucun pouvoir).

Ce processus rejoint la manière dont la maturation de la personnalité se fait chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte ; dans un premier temps, il y a chez l'individu le monde du fantasme, de l'archaïsme, de la totalité, de la toute-puissance, et au fur et à mesure du développement moteur et sensitif par l'action, l'individu prend conscience du pouvoir qu'il a sur cette réalité, qu'il a de modifier l'environnement... Ce que nous ajoutons aux approches antérieures de ce processus, c'est l'accent mis sur le mot pouvoir. En psychanalyse, il n'est jamais question d'un acte pouvoir ; on parle de maturation des appareils, de l'acte moteur, sensitif, sphinctérien, langagier, etc. mais jamais en tant que pouvoir. Ce que nous introduisons, c'est la notion qu'il y a là un pouvoir de l'acte sur l'environnement alors que dans toute l'éducation traditionnelle ce pouvoir est attribué aux adultes, le monde appartient aux adultes, et que c'est seulement en s'identifiant aux adultes qu'on peut espérer recouvrer le pouvoir sur son acte.

Nous pensons que ce sont des formes historiques et que de la même manière qu'il y a abaissement de l'autorité, il peut y avoir des formes de récupération par l'enfant et l'adolescent de leur pouvoir sur leurs actes, autrement que par identification individuelle à l'adulte. L'éducation n'est pas un processus autonome de l'enfant, mais ça peut être un processus de type collectif, dans le cadre de rapports de pouvoir sur l'acte institutionnel ; ceci ne signifie pas la négation de l'aspect familial, mais vise à compléter ce qui est déficient dans l'identification familiale, par un autre type de maturation qui s'appuie sur la socialisation.

**Christian POSLANIEC.** — Dans une école, dans un lycée ou dans une université — la pédagogie Freinet s'est répandue ces dernières années dans le secondaire, et à l'université où quelques camarades tentent quelque chose en ce sens — le problème qui se pose, c'est celui de l'isolement des personnes voulant pratiquer quelque chose qui ressemble à la pédagogie Freinet. De fait ces personnes appartiennent bien économiquement à la classe institutionnelle du groupe d'enseignants qui travaillent dans le même établissement ; mais je dirai que si on pouvait parler d'une classe institutionnelle idéologique reposant sur des pratiques et pas uniquement sur des idées et des idéaux, ces individus appartiennent aussi à un autre groupe qui est en intersection avec cette école, le groupe Freinet en général sur lequel ils peuvent s'appuyer

alors qu'ils ne peuvent pas s'appuyer sur ceux qui les entourent et qui travaillent quotidiennement avec eux.

Ceci pose des problèmes concrets très difficiles à résoudre. Ainsi, si on est tout seul à pratiquer une pédagogie qui manifestement est différente de tout ce que font les autres autour, est-ce qu'on doit se flinguer, c'est-à-dire démontrer qu'on est un prof parmi les autres de façon à laisser le groupe institutionnel des élèves nous tuer en tant que pouvoir, et donc tuer en même temps les autres profs en espérant qu'il y aura autre chose ? (Cela m'est arrivé : j'appelle ça : « il faut accepter d'être tué pour accepter d'être réintégré dans le groupe d'une autre façon ensuite ».) Cela n'est possible que s'il y a un autre groupe sur lequel on puisse s'appuyer, sinon ce serait complètement suicidaire.

Quels autres comportements sont possibles ? Faut-il s'identifier à ses élèves et se couper des profs ? C'est vrai que c'est un problème crucial, pour nous, celui de l'isolement de l'enseignant Freinet dans son établissement. C'est peut-être pourquoi on a pas mal creusé, ces dernières années, l'idée et la pratique d'équipes pédagogiques. Dans le livre qui vient de paraître sur les équipes pédagogiques, je trouve que la façon de poser les problèmes est souvent proche de la socio-psychanalyse justement.

Mais je trouve aussi que la socio-psychanalyse recoupe certaines conclusions de notre commission Formation. Depuis trois ans existe dans l'I.C.E.M. un groupe qui s'appelle commission formation et dont l'objectif initial était d'essayer d'analyser comment fonctionnait la formation à la pédagogie Freinet dans notre institution I.C.E.M. Cette analyse nous a conduits à mettre en évidence, non seulement la valeur formative de nos stages mais également celle de toute l'institution I.C.E.M. On s'aperçoit que les gens acquièrent, à l'I.C.E.M., des compétences juridiques, institutionnelles, d'animation, de contenus, compétences qu'ils réinvestissent souvent après dans d'autres lieux du champ social.

Pourtant, en lisant le dernier volume paru de *Socio-psychanalyse*, j'ai d'abord contesté ce terme même de psychanalyse. Parce qu'à lire les descriptions d'interventions du groupe Desgenettes, je constate qu'il s'agit moins de faire parler des mots, comme pourrait dire Lacan, que de faire parler des actes et provoquer des actes. Il n'est pas question de transfert ou de contre-transfert et il n'y a pas de valeur thérapeutique liée à cela. Et puis la notion de fric n'est pas piégée comme elle l'est en psychanalyse. Pour moi ce serait plutôt des groupes de diagnostic, d'analyse et de synthèse structuraux. Et, de fait, le groupe Desgenettes s'interroge sans arrêt sur son identité, le moteur de son action, etc., tout comme le groupe formation de l'I.C.E.M. s'interroge sur le moteur de la formation.

Mais certaines choses qui me paraissent évidentes sont gommées de la réflexion alors qu'elles marquent une différence fondamentale entre les groupes de socio-psychanalyse et l'I.C.E.M. Par exemple, le pouvoir d'éditer des témoignages chez un éditeur comme Payot, pouvoir qui

n'est pas distribué à tous les praticiens de socio-psychanalyse. Et ça me permet de souligner un point fondamental du mouvement Freinet par rapport à tout ce qui existe : c'est que quand Freinet s'est trouvé dans la nécessité de produire des outils, de faire paraître des publications, il a créé une coopérative d'édition : la C.E.L.

Une autre chose me semble importante dans le groupe Desgenettes, c'est la découverte, au détour d'une page, de la diversité politique des personnes qui le composent. Ça aussi c'est proche de l'I.C.E.M. ! A tel point que je me demande si ce n'est pas justement la diversité qui serait motrice dans l'institution Desgenettes ou I.C.E.M., chaque personne décryptant la réalité en fonction de sa propre grille d'analyse et la synthèse motrice naissant à l'intersection de ces différents regards.

Nous, on appelle ça le droit à la différence. Mais on est allé plus loin, dans la commission formation, en disant que la formation se fonde sur la confiance parce qu'à partir du moment où quelqu'un sentait qu'un groupe avait confiance en lui, il se mettait à produire quelque chose. Et nous, concrètement, on produit des outils. On a pu penser un moment que c'était un rapport purement affectif. Mais on s'est aperçu que l'affectivité du type « je t'aime, bien que tu sois différent de moi » dissimulait également la reconnaissance de compétences, donc de pouvoirs effectifs.

Du coup, j'aimerais bien savoir comment on peut entrer dans un groupe de socio-psychanalyse, comment cela fonctionne effectivement et quels types de relations s'établissent entre les personnes.

**Gérard MENDEL.** — Les groupes de socio-psychanalyse sont des groupes totalement autonomes. N'importe qui, trois ou quatre personnes, peut créer un groupe.





A La Rochelle, il y a eu un groupe d'enseignants qui a fait des interventions dans les établissements où étaient ces enseignants. Chacun est libre. Par ailleurs, ce n'est pas une institution (chaque groupe étant autonome, il n'y a pas de division technique du travail) ; chaque groupe est complet à lui tout seul : il se fixe son mode de recrutement, son organisation interne, la façon dont il va intervenir à l'extérieur, il n'a de compte à rendre à personne, il n'y a pas de formation par un groupe central, il n'y a pas de cotisations ; si bien que c'est une structure expérimentale.

Un des temps importants de notre activité est l'analyse des rapports entre les groupes ; il y a des notes de rapports et d'expériences qui constituent le bulletin.

Les obligations d'un groupe sont au nombre de deux. Tout d'abord, toutes les six semaines, à tour de rôle un groupe est désigné pour agraffer ce qu'il reçoit (il n'y a aucune censure), et il diffuse aux autres groupes. Dans chaque bulletin, il y a à la fois les réponses aux questions soulevées dans les précédents bulletins et les comptes rendus sur les expériences en cours. C'est un mode de formation des uns par les autres : ça enrichit beaucoup l'expérience de chaque groupe.

La deuxième obligation pour chaque groupe, c'est de participer au colloque annuel, non en envoyant des délégués mais par la totalité ou la majorité de ses membres. le colloque est une institution, avec un ordre du jour, la règle de l'unanimité dans les prises de décisions qui engageraient l'ensemble des groupes... Aucun groupe ne peut rien publier d'un colloque sans l'autorisation de tous les autres groupes ; les actes du colloque appartiennent à l'ensemble des groupes. Au cours du colloque, le fonctionnement se fait de groupe à groupe ; il n'y a pas de discussion inter-individuelle ; chaque individu est autonome, il peut dire ce qu'il veut, mais dans les temps de discussion de son groupe.

Ceci rejoint l'esprit de nos méthodes d'intervention : pour une intervention qui dure dix ou douze séances, il y a quatre à cinq intervenants ; il n'y vont pas ensemble, mais à tour de rôle ; la classe institutionnelle qui travaille avec nous a la vision d'individus différents à chaque fois, mais aussi d'individus membres d'un groupe. Chacun des intervenants est au courant de ce qui s'est fait auparavant, chaque séance étant enregistrée et discutée par tous. Chaque intervenant est donc maître à son bord, mais il répond devant son groupe. Chacun s'enrichit à travers ces expériences, les uns accroissant leur compétence technique de cliniciens, les autres se réalisant davantage par l'écriture d'articles ou de livres.

Chacun de nous exerce ces activités en plus d'un métier. C'est pris sur un temps de loisir ou de repos ; et cela ne pourra jamais devenir une profession, un métier ; nous n'avons aucun crédit extérieur et il nous faut donc utiliser au mieux la surface sociale qui est la nôtre pour survivre, les relations des uns et des autres étant précieuses pour obtenir des interventions. Personnellement, étant édité par Payot, j'ai obtenu que nos comptes rendus soient diffusés en livre de poche afin que des gens puissent les lire et les relier à leurs propres expériences.

Comment se posent les problèmes de pouvoir ? Si je prends l'exemple de mon groupe, le groupe Desgenettes, les relations ne sont pas fixes ni immuables, mais elles évoluent en fonction de la place de plus en plus grande qu'occupent les uns et les autres. Notre mode de fonctionnement interne a été remanié au fur et à mesure. Au départ, mon statut était très différent de celui de maintenant. Dans notre groupe, toutes les décisions sont prises à l'unanimité : quand il y a un différend, nous pensons qu'il est révélateur de quelque chose et qu'il faut essayer d'aller le plus loin possible dans l'élucidation. Bien sûr, on perd du temps mais c'est aussi notre tâche. Les premiers numéros de *Socio-psychanalyse* édités chez Payot

l'étaient en mon nom ; les derniers le sont sous la responsabilité du groupe qui signe le contrat, l'élaboration du numéro se faisant collectivement. A un moment donné, nous nous sommes demandés si nous ne devions pas associer à nos signatures celles des classes institutionnelles ayant collaboré au travail ; puis nous avons pensé que nous restituions le pouvoir que nous pouvions avoir pris par le maximum d'information diffusée dans ces articles qui sont élaborés à partir des séances de travail qui suivent les séances d'analyse elles-mêmes.

oOo

Conclusion logique de cet échange, nous nous sommes demandé quelle pouvait être une collaboration éventuelle entre les groupes de socio-psychanalyse et l'I.C.E.M.

Gérard MENDEL pense qu'une collaboration est possible, souhaitable. Il argumente en faveur de cette collaboration, et à cet effet, revient à une analyse de la pédagogie de C. FREINET :

«Je situe Freinet comme le tout début d'une période de transition. C'est quelqu'un qui a l'intuition de ce que c'est que l'autorité, et de ce que ça peut avoir d'écrasant et qui voudrait alléger cette autorité, d'abord en l'analysant chez lui, chez le maître, et aussi en interposant des outils qui sont par nature égalitaires, un travail du matériau qui est par nature égalitaire ; mais il reste le fait que le but de l'enfant c'est de devenir un adulte, que l'enfance est une période de transition dont la richesse est faite de sa polyvalence, de ses potentialités ; mais comme si cette enfance n'avait pas d'existence par elle-même. Or pour moi, l'état d'enfance se prolonge chez l'adulte ; il y a des structures de socialisation qui n'ont pas à être des modèles semblables à ceux de l'adulte ; il y a des spécificités de l'état d'enfance : le fantasme, le ludisme, la créativité, les rapports entre enfants, etc.»

Nous ne pouvions relancer le débat... Les praticiens de l'Ecole Moderne en 1981 se reconnaissent-ils dans ce rapide portrait ?

Même s'ils le contestent, l'interpellation les concerne peut-être quelque peu. Pour essayer d'y voir plus clair, de cerner la part de paternalisme, de rapports familiaux, de pouvoir collectif dans leurs pratiques.

En ce cas les concernera aussi cette double proposition de collaboration faite par Gérard MENDEL :

«Je verrais deux formes de collaboration. Tout d'abord, travailler avec un niveau de l'institution Freinet. Un niveau est révélateur de l'institution dans son ensemble.

Par ailleurs, serait intéressant n'importe quel mode de travail avec un collectif Freinet d'une institution d'enseignement, étant entendu que les temps de négociation et de contrat préalable sont des temps forts de l'intervention...»

Affaire à suivre (4)...

(4) Pour prise de contact, s'adresser à la rédaction de *L'Éducateur* qui transmettra.